Roboam à l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans, et qu'il a vécu en tout environ soixante ans; il n'y a rien d'incroyable en cela. Car, premièrement, Roboam étant l'aîné de ses frères, l'on doit supposer que *Naama* fut une des premières femmes de Salomon, qu'il avait épousée au commencement de son règne. Elle était, à la vérité, étrangère et Ammonite, mais il la prit comme il prit en même temps la fille de Pharaon, roi d'Égypte, et comme David son père avait pris la fille de *Tolmai*, roi de *Gessur*, nommée *Maacha*, dont il eut Absalon. Il pouvait même le faire légitimement, ou parce qu'elle était du nombre des captives qui furent amenées de la ville de *Rabbath* quand David l'eut conquise, et qu'ainsi la loi lui permettait de l'épouser, ou bien parce que, si nous nous en rapportons à la version des Septante, elle était la nièce d'un homme de bien, appelé *Sobi*, intime ami de David, qui l'avait établi roi des Ammonites, à la place de *Naas* son frère, selon le livre des Traditions judaïques sur les livres des Rois, attribué à S. Jérôme. Il fut même un de ceux qui vinrent au-devant de lui, lorsqu'il fuyait devant Absalon, et lui fournit les choses dont il avait besoin dans le désert, pour lui et pour tous ceux qui l'accompagnaient.

L'on remarque encore que l'Écriture ne dit pas, au chapitre 11 du troisième livre des Rois, que Salomon épousa les femmes étrangères dans sa vieillesse, mais seulement que ce fut alors qu'elles corrompirent son cœur et le firent tomber dans l'idolâtrie. La fille même de Pharaon qu'il avait prise dès sa jeunesse et avant qu'il bâtît le temple, fut une des premières qui contribuèrent à sa perte, comme il est porté expressément dans le même endroit, que l'auteur n'a point rapporté assez fidèlement.

Enfin, quelle apparence que Salomon, ayant commencé ses débauches inouïes à l'âge de plus de cinquante ans, les ait continuées l'espace de quarante ans entiers, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, et que d'ailleurs *Aduram* (que les Septante nomment *Adoniram*), qui avait exercé la charge de surintendant des finances du vivant même de David, et qui, par conséquent, était dès lors dans un âge assez avancé pour tenir un emploi de cette importance, eût vécu encore les quatre-vingts ans du règne de Salomon, dans les mêmes fonctions, pour être à la fin malheureusement lapidé sous Roboam par le peuple des dix tribus, comme il est rapporté au troisième livre des Rois, chap. 4 et 12, et au l. 2 des Paralipomènes, chap. 10. Si toutes ces raisons ne sont point assez convaincantes, il me semble qu'elles ne sont point à mépriser, et que du moins elles sont suffisantes pour affaiblir toutes celles que notre réparateur de l'antiquité a proposées pour établir son sentiment.

Après toutes les réflexions que je viens de faire sur sa Chronologie, je laisse maintenant à penser si l'on y peut trouver quelque assurance, puisque sans parler des quinze cents ans qu'il donne aux premiers patriarches, en s'attachant à la version des Septante, il l'a augmentée, dans le quatrième et cinquième âge du monde, de plus de trois cents ans, sans aucune raison solide et valable, bien loin de nous en donner des démonstrations, comme les chronologistes le prétendent ordinairement.

Ainsi l'on peut dire qu'il est tombé dans la faute que Denis d'Halicarnasse (1) l'avait averti d'éviter, non pas en retranchant plusieurs siècles, mais en les y ajoutant, sans autre raison que parce qu'il a voulu étendre la durée des temps : *In supputatione temporum ferendum est si quis paucis annis fallatur in vetustâ et multorum annorum Historiâ; sed totis duabus aut tribus ætatibus à vero aberrare non permittitur*. Je ne m'arrêterai point ici à examiner si cette règle est juste et véritable, ni si notre auteur a eu sujet de la proposer pour condamner ceux qui, en suivant le texte hébreu et la Vulgate, ont ôté quinze siècles de l'histoire des temps; il suffit de dire qu'ils ont eu de puissantes raisons pour en user de la sorte, au lieu qu'il ne s'est appuyé que sur de très-faibles conjectures, quand il a ajouté trois siècles entiers plus que les autres chronologistes anciens ou modernes n'ont jamais compté. (2)

(1) Dionys. Halicarn., initio lib. 7 Antiq. roman.

(2) De toutes les chronologies que l'on a opposées à celle de la Vulgate, il n'en est que deux qui conservent encore quelques partisans, celle des Chinois et celle des Egyptiens, ces deux peuples, ayant été récemment l'objet d'études approfondies, nous avons cru devoir compléter les renseignements donnés par le père Lequien, au moyen des résultats obtenus par la science moderne. Rappelons d'abord, que pour que deux chronologies puissent être opposées l'une à l'autre, il faut que leurs bases soient également certaines; car si l'une n'a que des bases hypothétiques et purement arbitraires, tandis que l'autre est appuyée sur un fondement solide, la comparaison n'est plus possible sinon pour corriger l'incertain par le certain et rectifier le calcul hypothétique, lorsque l'on peut établir en quelques points un synchronisme certain entre ce calcul et celui qui offre plus de garantie. Si nous raisonnons d'après ce principe, les chronologies chinoises et égyptiennes seront loin d'être un obstacle à l'adoption de la *Chronologie vulgate*. Un coup d'œil rapide sur les sources de ces deux chronologies va nous le démontrer; commençons par la Chinoise.

Les sources les plus anciennes pour l'histoire de ce pays sont le *Chou King* et autres livres sacrés, les *He Chou*, le *Tchun Tsicou* et les mémoires recueillis par *He Ma Tsien*, dans son *He Ki*, au second siècle avant notre ère. Or ni le *Chou King* ni le *He Chou* ne donnent *aucune date* pour les événements qu'ils rapportent; le *Tchun Tsicou*, qui date les événements pour une petite province de la Chine, ne remonte qu'au septième siècle de notre ère, et *He Ma Tsien*, qui a profité de tous les matériaux rassemblés par ordre des empereurs par deux générations d'hommes savants (voyez Abel Remusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, Vie de *He Ma Tsien*), déclare dans sa préface qu'il n'a pu trouver de dates certaines au-delà de six siècles avant lui, c'est-à-dire, du huitième siècle avant notre ère. Il est vrai que des écrivains postérieurs ont été plus hardis et qu'on trouve dans leurs écrits une suite de dates qui remontent à plus de trois mille ans avant notre ère. Mais les contradictions dans lesquelles tombent ces auteurs, les différences énormes qu'ils présentent pour les années du règne de chaque roi, etc. (voyez de Guigne, Lettre aux auteurs du *Journal des Savants*, tome 4 de l'*Histoire générale des Huns*), prouvent que ces dates sont fixées par hypothèse et arbitrairement. Et il ne peut en être autrement, puisque l'histoire Chinoise bien suivie depuis *He Ma Tsien*, nous montre que depuis le grand historien, on n'a découvert en Chine aucun monument qui pût servir à fixer les époques qui étaient inconnues de son temps. La chronologie Chinoise n'a donc pour les premiers temps aucune base assez certaine pour qu'on puisse l'opposer à celle du texte hébreu. Il en est de même de l'Egyptienne.

Les sources de cette chronologie se trouvent dans Hérodote, Eratosthènes, et les fragments de Manéthon, conservés par Joséphe, Eusèbe, et le Syncile. Je ne parle pas de Diodore, qui dit expressément n'avoir rien pris dans les monuments égyptiens, mais avoir simplement recueilli ce que quelques auteurs grecs avaient écrit touchant les antiquités de l'Egypte. (Voyez Heine, Dissertation sur les sources où a puisé Diodore, tome premier de l'édition de Wesseling.) Or, Hérodote nous déclare que les prêtres d'Egypte ne savaient rien de leur histoire, antérieurement à Psammetique; reste Manéthon dont on a fait tant de bruit. Cet auteur a prétendu avoir puisé ce qu'il dit dans les monuments sacrés; admettons son témoignage, quoiqu'il nous semble difficile de concilier les attestations des prêtres d'Hérodote, avec l'existence de ces monuments; la chronologie égyptienne n'en devient pas plus certaine, car la véritable leçon de Manéthon est inconnue; et son texte, dans son état actuel, ne peut servir à fixer l'époque d'une dynastie à 500 ans près. Je sais que cette assertion paraîtra singulière à quelques-uns, et qu'ils désireraient en voir ici quelques preuves pour s'en assurer. Que l'on consulte les travaux de Mosheim, ainsi que la seconde édition de Manéthon, publiée par Mgr. Povet. Il est facile de se procurer ces ouvrages, et chacun, en les lisant, sera à même de se convaincre combien sont hasardées les dates que l'on veut tirer de Manéthon.

(Les Éditeurs.)

ANNOTATIONS GEOLOGIQUES

A LA GENÈSE.

(PAR LES ÉDITEURS.)

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'examiner en détail chacune des difficultés soulevées par la science contre le récit biblique, il est nécessaire de poser quelques principes généraux sur la matière. Bien que chaque difficulté ait sa solution propre, il est certains principes qui dominent toutes les questions, qui s'y appliquent de plein droit, et comblent le vide que laisse parfois dans nos théories défensives, l'extrême imperfection de nos connaissances. Dans ce but, nous allons définir d'une manière précise les rapports de la science avec la vérité historique en général, et avec l'autorité biblique en particulier.

1° La certitude de l'histoire, ou plus spécialement, la vérité d'un fait, peut reposer sur des bases solides, et offrir à des esprits sages des motifs suffisants de crédibilité, sans que ce fait s'harmonise complètement avec d'autres faits, offrant eux-mêmes autant de conditions de crédibilité que le premier. De l'opposition de deux faits, on conclut ordinairement que l'un des deux est faux; cependant cette opposition présente une autre face qu'on néglige trop souvent d'envisager; c'est que les deux faits pourraient être vrais à la fois, mais que leur opposition apparente n'est due qu'à l'ignorance où nous pourrions être de certains autres faits qui donneraient la solution de l'énigme.

Cette remarque, qui trouve une application fréquente dans l'histoire profane, est d'une haute importance si l'on envisage en particulier la narration biblique. Les points obscurs qui font tache dans les annales historiques des autres peuples, sont dus à l'état incomplet des renseignements qu'ils nous ont laissés, et en partie, à l'ignorance où nous sommes souvent de leur langue, de leurs usages, de leurs mœurs, de leurs croyances. Or, la plupart de ces éléments d'incertitude affectent au plus haut degré l'histoire sainte des premiers temps du monde. En effet, cette époque nous est transmise par un livre écrit depuis 33 siècles, dans une langue dont le génie est fort différent de celui de nos langues modernes; qui par ses formes grammaticales, par ses figures, ses proverbes, ses allusions à des faits, à des habitudes fort éloignées de nous, ne nous offre souvent qu'un sens équivoque ou tout à fait incompris. Cette histoire, dans ses époques primordiales, n'est pas même une histoire proprement dite. C'est la relation sèche et concise de certains faits qui lient la création du monde à l'histoire du peuple Juif; mais ces faits sont complètement isolés de tout le reste; ils nous laissent dans la plus profonde ignorance sur l'état du monde dans les différents âges qu'ils traversent; ils ne sont dans le système général de l'humanité anté-judaïque, que ce que sont dans une vaste plaine quelques jalons traçant une ligne droite entre ses extrémités. Si de plus, les faits primitifs que cette histoire nous retrace, sont d'une taille différente des faits analogues qui constituent dans les âges postérieurs l'ordre habituel de la nature, on conçoit qu'il devra surgir de tout cela une foule de difficultés qui ne prouveront qu'une chose, savoir notre ignorance; et cette ignorance aura précisément pour mesure le nombre et la grandeur de ces difficultés.

Ainsi, en règle générale, une objection insoluble, ou ce qui revient pour nous au même, dépourvue de solution actuelle, ne détruit pas nécessairement une

théorie ou un fait avérés. Cette solution qui nous manque, pourra surgir plus tard; une étude plus attentive et plus approfondie, le progrès de nos connaissances, une découverte inattendue peut-être et enfantée par le hasard, pourront éclairer notre ignorance et faire évanouir le doute. Mais peut-être aussi, nos efforts seront toujours impuissants à percer ces ténèbres; ce qui ne pourrait prévaloir contre les droits légitimes d'une théorie bien fondée. *Non sunt neganda clara*, dit l'adage, *propter quædam obscura.*

A l'appui de ces considérations, je pourrais citer une foule d'exemples puisés dans toutes les parties de l'histoire sacrée; mais je me contenterai d'un seul. On connaît l'opposition apparente qui règne entre les deux généalogies de Jésus-Christ, rapportées successivement par S. Matthieu et S. Luc. Dans la première, S. Joseph est dit fils de Jacob; dans la seconde, il est fils d'Héli, et à partir de là, nous voyons deux séries ascendantes d'aïeux, différentes par les noms et le nombre des personnes; ces deux séries se réunissent dans Zorobabel pour diverger de nouveau, et retrouver leur unité dans la personne de David, qu'elles atteignent par les deux branches de Nathan et de Salomon. Cette difficulté, qui en était déjà une dans les premiers siècles de l'Église, trouve sa réponse dans certaines dispositions de la loi mosaïque; car Joseph pouvait être fils de Jacob par nature, et fils d'Héli par substitution; si, Héli étant mort sans enfants, son frère Jacob eût épousé sa veuve, suivant la prescription légale, les enfants issus de ce dernier mariage, comme pouvait être Joseph, étaient légalement réputés fils d'Héli. Ou bien l'on peut supposer encore que Joseph était le gendre d'Héli, père de Marie son épouse, et par là son fils aux yeux de la loi; hypothèse encore plus simple et plus probable et qui s'accommoderait fort bien à l'expression de S. Luc, *qui fuit Heli*, ce qui n'implique pas, comme les paroles de S. Matthieu, une véritable génération. Or supposez que ces solutions n'existassent pas, comme, en fait, elles n'existent pas pour une foule de chrétiens qui les ignorent, la contradiction des deux évangélistes ne devenait pas pour cela un fait avéré, mais présentait simplement une difficulté, un point obscur, une énigme sans solution actuelle. Or, il n'y avait pas là de quoi ébranler l'autorité des Évangélistes, parce qu'en regard de cette difficulté, il existe un argument d'une clarté manifeste et à la portée de tous les esprits : c'est que S. Luc, écrivant son livre après celui de S. Matthieu, n'aurait pas été le démentir sur un fait grave, et infirmer par là l'autorité apostolique; et que d'un autre côté les chrétiens n'auraient pas reçu concurremment les deux évangiles, comme œuvres inspirées, si les deux auteurs eussent été en contradiction véritable. La difficulté n'était donc qu'apparente, et sa solution quelconque parfaitement connue des chrétiens primitifs. Or, quand cette solution serait devenue pour nous un mystère, cela n'affaiblirait nullement l'évidence de ce principe, que le désaccord réel était fondamentalement impossible, et l'autorité de l'Évangile serait encore saine et sauve. C'est ainsi, que dans une foule de cas, des difficultés, des incertitudes assez grandes, sont dominées par des motifs de crédibilité plus puissants encore.

2° Un grand nombre des objections qui s'attaquent au récit de la Bible, repose sur l'opposition des faits bibliques à ce qu'on appelle les lois de la nature. Or, cette manière d'argumenter est vicieuse, car elle n'a pour point d'appui que cette supposition très-gratuite, et tout à fait indémontrable, que les faits actuels sont les faits de tous les temps, et n'ont pu ou ne pourraient jamais se produire d'une autre manière. Ce qu'on appelle *lois de la nature*, n'est qu'un ensemble de faits semblables qui se succèdent régulièrement sous nos yeux, parce qu'il a plu à Dieu d'établir une succession régulière; mais le présent est par lui-même indépendant du passé et de l'avenir; et si Dieu a pu vouloir comme état habituel du monde la série régulière que nous observons maintenant, il a pu vouloir dans le passé, il peut vouloir dans l'avenir des faits tout différents; et ces faits disparates pourraient, soit interrompre passagèrement la succession de ceux que nous appellons *lois naturelles*, soit former à leur tour un ordre régulier et habituel différent de celui qui règne maintenant sous nos yeux. Ainsi, Dieu qui fait sortir d'un atôme la machine admirable et si compliquée que nous appelons le corps humain, et qui le désorganise sans retour quand sa dernière heure a sonné, Dieu aurait pu établir que cette machine renaîtrait cent jours après sa mort, et revivrait quelques années pour subir ensuite une décomposition définitive. Assurément, cette revivification n'est pas plus difficile que l'organisation première. L'expérience nous prouve que Dieu n'a pas voulu adopter ce système comme ordre régulier; mais nullement qu'il ne l'ait pas pu, nullement qu'il ne le fera pas quelque jour, nullement surtout qu'il n'ait pas produit exceptionnellement quelques faits de ce genre pour des raisons spéciales, et sans détruire l'ordre principal qu'il lui a plu d'adopter.

Ainsi, cet ordre qui ne se compose que d'éléments contingents est une mauvaise base pour arguer contre des faits possibles que Dieu *a pu* vouloir produire. Cette possibilité étant donnée, les faits primitifs ne sont plus des questions de science, des questions d'accord avec les lois naturelles, ce sont de simples questions de témoignage. Le passage de la mer Rouge, par exemple, n'est pas un fait qu'on puisse réfuter en raisonnant sur les principes de l'hydrostatique; la pesanteur qui est l'agent de ces phénomènes est une puissance contingente, et l'expérience ancienne et journalière que nous avons de l'état de niveau des liquides, prouve seulement que Dieu a voulu que les choses se passassent *ordinairement* de la sorte, mais non pas qu'elles se passent ainsi nécessairement; ou que Dieu se soit interdit d'en interrompre jamais le cours.

3° Si la narration mosaïque a révélé aux hommes une partie de l'histoire primitive, il s'en faut de beaucoup que l'écrivain ait parcouru le champ entier de cette histoire. Il nous dit comment a été créé l'homme, et comment les différents corps qui composent le système de l'univers actuel. Mais il est une foule de choses dont il ne nous dit pas un mot, parce que cela ne concerne pas l'homme, et ne se lie pas à son histoire. L'organisation de l'univers, *et toutes les œuvres que Dieu a faites*, comme dit l'Ecclésiaste, *ont été abandonnées aux éternelles recherches et aux disputes des hommes;* et sur tout cela, la révélation est muette. La science aurait donc mauvaise grâce à demander raison à Moïse de tout ce qu'elle découvre ou croit découvrir dans l'univers matériel qu'elle exploite. Moïse nous a dit de l'enfance de notre monde ce qu'il a jugé indispensable de nous faire connaître, et ce que la science ne nous aurait jamais appris; mais il a pu ne soulever qu'un coin du voile, et nous taire infiniment plus de choses qu'il ne nous en a révélées. La science ne peut donc exiger de la Bible qu'une seule chose; c'est que sa narration ne donne pas le démenti à des faits avérés, et que ceux-ci puissent s'expliquer absolument sans dénaturer le récit biblique. En d'autres termes, la Bible ne doit dire *que ce qui est*, mais non pas *tout ce qui est.*

C'est sur ce terrain que nos livres peuvent accepter les défis de la science, et quand nous acceptons jusque-là son autorité, nous lui faisons une concession bien large, sinon bien généreuse. La science! c'est-à-dire, l'esprit humain sous ses mille formes avec ses mille découvertes, avec ses brillantes erreurs, ses illusions, ses faiblesses. La science! c'est-à-dire, la série de ces systèmes divinisés à leur naissance, vivant un jour ou deux, puis renversés par des systèmes nouveaux, périssant, eux aussi, le lendemain, de débilité et de vieillesse; si la science et la révélation biblique se trouvaient nettement en désaccord sur quelque point dans ce procès inégal, nous invoquerions, à charge contre la première, son éternelle mobilité, et cette masse d'erreurs avouées, qui, chacune à son époque, s'appelait la science, et que demain peut-être la science d'aujourd'hui viendra grossir de ses ruines. Cependant, c'est au progrès de nos connaissances que nous devons nous-mêmes la solution de plusieurs difficultés du récit biblique. De nos jours, la science, naguère hostile, est devenue favorable à nos livres saints; c'est que cette mobile émanation de l'intelligence humaine doit à son origine de s'égarer souvent, et à sa destinée, de graviter sans cesse vers l'éternelle vérité.

ANNOTATIONS.

CHAPITRE PREMIER, *versets 3 et 6*

Ces deux versets ont donné lieu à deux objections :

On a reproché au premier de faire précéder la création du soleil par celle de la lumière, qui n'en est qu'une émanation; de placer, par conséquent, l'effet avant la cause. Cette objection est susceptible de deux solutions différentes.

On peut répondre, comme on l'a toujours fait avant notre époque, que Dieu a créé d'abord la lumière, considérée comme matière constituante du soleil et des étoiles; et que le quatrième jour seulement il a organisé les corps lumineux, en condensant cette matière et lui donnant une forme. C'est ainsi que les eaux étaient répandues sur la terre ou même mêlées avec la matière solide du globe avant que Dieu les eût rassemblées le second jour pour en former l'Océan. Cette solution est bonne, et indépendante de toute hypothèse sur la nature de la lumière.

Mais l'état actuel de nos connaissances fournit une seconde réponse plus directe et plus satisfaisante encore. Il est universellement reconnu que la lumière est une substance tout à fait indépendante du soleil; qu'elle est un fluide répandu dans l'espace et mis en vibration par certains corps qu'on appelle lumineux. Mais la lumière n'émane pas plus du soleil qui l'ébranle que l'air n'émane de la cloche qui le fait vibrer; l'air et le métal ne sont pas plus hétérogènes que ne le sont la lumière et les corps qui semblent la produire. La création de la lumière a donc aussi bien pu précéder celle des astres que celle-ci précéder celle des animaux.

Or, il y a ici quelque chose mieux qu'une objection satisfaite : il y a la révélation d'une véritable merveille. Que la lumière émane du soleil et du feu avec la chaleur qui l'accompagne, telle est l'idée qui s'offre naturellement à l'homme, telle a été la croyance dans tous les âges, et les savants à la suite de Newton pensaient comme le vulgaire. Pour détruire cette idée, il a fallu la découverte de phénomènes insoupçonnés et incroyables; il a fallu reconnaître dans des expériences d'une extrême délicatesse que deux rayons lumineux se rencontrant, produisaient par cela même de l'obscurité. Or voilà que Moïse a devancé les conclusions des savants de notre 19e siècle; il a su, il y plus de 3,000 ans, ce qu'ils savent à peine aujourd'hui, et ce que personne d'ailleurs n'a su avant eux. N'a-t-il pas ainsi imprimé au frontispice de son œuvre le sceau d'une révélation manifeste (1)?

(1) Mais que faut-il entendre par l'expression : *Separavit lucem à tenebris?* Il semblerait que l'historien considère les ténèbres aussi bien que la lumière comme des choses substantielles qui se trouvaient d'abord mêlées; or, une telle idée est absurde.

On peut répondre à cela :

1° Que ce verset peut signifier que l'éther ou la matière de la lumière ne fut répandue que dans une portion de l'espace, le reste en demeurant privé. C'est ainsi que notre atmosphère a une limite, malgré son élasticité; et qu'il y a une surface de séparation entre l'air et le vide supérieur.

2° La suite de ce verset ... *appellavitque lucem diem, tenebras autem noctem*, rendent plus vraisemblable que Dieu produisit, dès ce moment, les phénomènes alternatifs que nous appelons le jour et la nuit. Or, pour produire ce double effet, il fallait et il suffisait des deux conditions suivantes : 1° Mettre la lumière en vibration, comme font les astres dans le système actuel; 2° mettre la terre en révolution sur son axe. Or, ces deux conditions sont admissibles; car, pour ce qui est de la seconde, il n'y a aucune raison pour faire commencer le mouvement de la terre à une autre

On reproche au 6ᵉ verset et aux suivants de compter trois jours avant la création du soleil, ce qui est, dit-on, absurde, puisque le jour n'est autre chose qu'une révolution solaire soit réelle soit apparente. A cela nous répondons :

1° Que Moïse sachant aussi bien que personne qu'il n'y a pas de jour sans soleil, il en résulte que les jours dont il parle ne sont pas des jours naturels et ordinaires, des jours solaires en un mot. Il ne s'agit que de déterminer le sens qu'il faut attacher à cette expression.

2° Moïse a pu appeler jour, la durée d'un jour ordinaire, quand même ces 24 heures n'eussent pas été réparties entre la lumière et l'obscurité. Les mots *vespere* et *mane*, seraient pris par analogie, pour la fin et le commencement de cet intervalle.

3° Il nous paraît probable que ces trois jours sont tout à fait semblables à nos jours ordinaires, d'après la double hypothèse que nous venons d'exposer. Si la terre étant mise en révolution sur son axe, Dieu a mis en même temps la lumière en vibration (*sit lux!*), les phénomènes diurnes ont du être les mêmes dès ce moment qu'aujourd'hui, si ce n'est que les formes des astres n'apparaissaient pas au ciel. Or, parce qu'au 4ᵉ jour, Dieu a confié ce rôle au soleil et aux autres astres, est-ce une raison pour qu'il n'ait pu faire autrement pendant les trois premiers jours?

On nous demandera peut-être pour quelle raison et pour quels yeux Dieu aurait fait vibrer cette lumière? Nous n'en savons rien, je l'avoue; mais le fait n'en est pas moins certain; puisque l'existence du *jour* et de la *nuit* sont indiqués dès le premier jour. Mais d'ailleurs rien n'empêche d'admettre que Dieu ait produit les premiers faits de la série qui devait composer les phénomènes futurs et habituels de l'univers, avant que l'homme, créé en dernier lieu, n'en pût avoir la perception.

Ibid. vers. 4.....*Fiat firmamentum in medio aquarum...*

Ce verset indique évidemment, dit-on, que Moïse considérait le ciel comme une voûte solide: erreur grossière, qui est celle du peuple. Ce que nous appelons le ciel n'est qu'un vide immense dans lequel se meuvent les astres. La forme sphérique n'est qu'une illusion qu'on explique facilement, et la couleur bleue est celle de l'air en masse. Hors de notre atmosphère le ciel serait invisible; par la raison que le ciel n'est rien que le vide, et que le vide n'a ni forme ni couleur.

Nous avouons que ce verset pris à la lettre ne semble pas en harmonie avec nos connaissances; mais nous croyons aussi que nous n'en possédons pas l'interprétation complète. Nous pourrions dire qu'il n'est pas absolument prouvé qu'il n'y ait pas au-delà des étoiles une enveloppe solide à l'univers, et même de l'eau au-dessus de cette enveloppe; mais cela est excessivement improbable; aussi n'est-ce pas à cette hypothèse que nous nous arrêterons; nous ferons remarquer seulement qu'elle est rigoureusement possible. Mais voici ce que nous croyons devoir répondre au sujet de la difficulté qui nous occupe.

1° Il n'y a rien dans la Génèse qui démente les faits connus sur la constitution de l'univers. Moïse ne nie pas qu'il y ait autour de notre globe un espace immense dans lequel les astres sont suspendus. Il n'affirme pas que cette surface bleue qui arrête nos regards soit une enveloppe solide; enfin il ne prétend pas que les astres soient attachés à cette voûte, comme des lampes à une muraille.

2° Il s'en faut de beaucoup qu'on soit d'accord sur le sens du mot que la Vulgate rend par *firmamentum*, et les Septante par στερέωμα. Quoique ces mots indiquent la *solidité*, la racine d'où ils dérivent ne doit pas conduire à ce sens-là. Elle indique l'action d'*étendre* en pressant; et le mot רקיע qu'on a traduit par *firmamentum*, a dans les lexiques pour premier sens le mot latin *expansum*. Cette remarque a une grande importance; car elle conduit à un système tout différent sur l'œuvre du second jour. Cet *expansum*, ou cette voûte bleue apparente, ne serait autre chose que l'*atmosphère*. Elle serait nommée *cœlum*, parce qu'elle est le tableau sur lequel se projette le vrai ciel, c'est-à-dire, le système entier des astres; enfin par les eaux qui sont au-dessus d'elle, il faudrait entendre cette masse de vapeurs qui sont toujours suspendues au-dessus des basses régions. Peut-être même le secret de cette distribution réside-t-il dans l'état des couches supérieures de l'atmosphère. Car il existe de hautes probabilités physiques en faveur de ce système que ces couches sont à l'état liquide. C'est un point sur lequel les savants n'ont aucune idée complète. Enfin, quel que soit cet état, il peut y avoir au-dessus de la dernière couche atmosphérique une masse de vapeur aqueuse extrêmement étendue. L'imperfection de notre science en ce qui concerne l'état de ces régions, nous dispense de nous arrêter davantage sur ce sujet.

Ibid., verset 9.

Nous ferons voir plus loin que l'organisation exprimée par ce verset rend raison de la figure de la terre qu'on ne saurait expliquer physiquement en se plaçant dans une autre hypothèse.

Ibid., vers. 15..... *Duo luminaria magna... et fecit stellas.*

Ces trois mots ont donné lieu à plusieurs objections empruntées à l'ordre moral aussi bien qu'à l'ordre physique. Commençons par les dernières.

1° Cette expression *duo luminaria magna*, appliquée au soleil et à la lune, prouvent, dit-on, que Moïse n'avait aucune idee de la grandeur soit absolue soit relative de ces deux astres, et moins encore de celle des étoiles. Car autrement, il n'aurait pas appelé *grand luminaire*, la lune qui est un corps très-petit; il n'aurait pas mis sur la même ligne de grandeur la lune et le soleil; le volume de ce dernier valant plus de 66 millions de fois celui de notre satellite; enfin il semble regarder les étoiles comme de petits corps relativement à la lune; or, le plus grand nombre des étoiles est bien supérieur en taille à notre soleil.

Nous répondons, 1° que Moïse a bien pu ignorer (ce qui n'est d'ailleurs pas probable) les grandeurs, tant absolues que relatives, du soleil et de tous les astres, et connaître néanmoins l'ordre et l'époque de leur création. 2° Qu'il est évident que le soleil et la lune sont considérés dans son récit relativement à leurs effets physiques et sensibles, et non sous le rapport de leur taille, qui est fort indifférente à leur destination; or, en comparaison des étoiles, la lune est un *grand luminaire*, puisqu'elle éclaire à elle seule plus que des milliers de petits luminaires de la taille des étoiles.

2° On a objecté que la lune ne peut être appelée le *luminaire de la nuit*, attendu que sa clarté ne se fait sentir que pendant un intervalle beaucoup moins considérable que la somme de toutes les nuits, et que la plupart des nuits en sont dépourvues.

Nous répondons que la durée des clartés lunaires était tout aussi bien connue de Moïse que des auteurs de cette merveilleuse objection. Il n'a donc appelé la lune, le luminaire de la nuit, que pour la mesure précise de la clarté qu'elle nous donne. Ce n'est donc là qu'une question de mots, et nous renvoyons les ergoteurs aux vocabulaires de toutes les langues, où la lune est appelée, l'*astre des nuits*.

3° On a nié que la lune, plus encore le soleil, et surtout les étoiles aient du être créés pour la terre, comme le récit de Moïse le donne à entendre. Car, 1° la lune ne rend aucun service à la terre, sa clarté étant rare et minime. 2° Le soleil lui-même donne la lumière et la chaleur non pas seulement à la terre, mais à d'autres corps plus considérables (les planètes); dont, par parenthèse, Moïse ne parle pas, ce qui semble indiquer qu'il les ignorait; or, parmi les planètes de notre système, la terre n'occupe aucune place spéciale qui doive faire considérer le soleil comme créé pour elle. 3° Le soleil étant incomparablement plus gros que la terre, Moïse suppose que le plus a été créé pour le moins, 1,400,000 atômes pour un seul, ce qui n'est pas vraisemblable. 4° La difficulté est encore plus grande si l'on considère les étoiles. Il est évident que ces milliards de masses énormes sont étrangères au système de notre terre.

A tout cela nous répondons, en commençant par la quatrième remarque :

1° Que Moïse ne dit pas, et ne donne nullement à entendre que les étoiles et les planètes aient été créées pour la terre. Cela est dit positivement du soleil et de la lune; mais de l'expression subséquente *et fecit stellas*, on ne peut rien induire sur la destination de ces corps. De plus, le premier verset de la Genèse présente *le ciel et la terre* comme formant deux systèmes différents; et l'Écriture est pleine d'expressions de l'immensité des cieux opposée à la petitesse de la terre; ce qui prouve qu'elle n'a pas voulu présenter les cieux, c'est-à-dire, les astres, comme créés exprès pour la terre. Revenons au soleil et à la lune.

2° On prétend que la lune rend peu de service à la terre. Cela pourrait être; et néanmoins, cette planète aurait pu être créée avec cette destination. De plus, l'utilité de la lune trouvera des défenseurs dont la compétence ne sera pas niée. Les astronomes, les navigateurs surtout, lui ont des obligations que le vulgaire comprend à peine, mais qui occupent une large place dans l'inventaire des produits les plus utiles de nos sciences. Les révolutions lunaires sont pour les peuples peu civilisés et incapables de mesurer avec précision le cours du soleil, le seul moyen de mesurer le temps, le seul élément de leur calendrier. Enfin l'action que la lune exerce sur l'Océan est une attribution importante, puisqu'on lui reconnaît un but probable de salubrité.

3° Quant au soleil, on veut bien reconnaître qu'il a avec notre globe des rapports assez intimes. Nous croyons que ces rapports indiquent sa véritable destination, et nous défions tous les savants de prouver le contraire. Que d'autres corps que la terre circulent autour de lui, cela n'empêche pas que Dieu n'ait pu le créer principalement en vue de notre globe, et qu'à cette machine organisée pour nous, Dieu n'ait rattaché d'autres corps qui subissent son influence d'une manière quelconque sans porter aucun préjudice à sa destination principale. C'est ainsi qu'une lampe dont la destination est d'éclairer une chambre, sert souvent à chauffer des liquides; or, la production de ce dernier effet ne prouve rien contre la destination primitive de la lampe.

4° La masse comparativement énorme des corps célestes qui seraient créés pour la terre, est une considération sans nulle valeur. Elle a pour principe cette idée grossière, qu'il y a pour Dieu comme pour l'homme, du plus et du moins dans le fini, et que le créateur a dû viser aux procédés économiques. De plus, l'objection ne considère que les rapports de la matière à la matière, tandis qu'il s'agit ici de tout autre chose. Si Dieu a créé notre immense soleil pour la terre, ce n'est pas pour cette masse ronde et insensible que nous appelons de ce nom, c'est pour l'homme qui l'habite, pour l'intelligence qui sent, qui pense, qui admire. Or, nous croyons que l'homme, que la moindre des pensées de l'homme est supérieure en dignité et en importance aux yeux du Créateur, à tout ce que l'univers renferme de substance matérielle. Si nos livres sacrés affirmaient (ce qui n'est pas) que tout l'univers visible a été créé pour l'homme, nous accepterions ce résultat sans étonnement, tant il est accessible par son point de vue moral. Ce serait l'interprétation complète du verset : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Cette importance du centre intelligent de toute création matérielle possible est d'une portée trop haute, peut-être, pour être accessible à certains esprits; mais sa légitimité est manifeste; et nous dou-

époque qu'au premier jour de la Genèse, et pour ce qui est des vibrations lumineuses, Dieu a pu les produire immédiatement, avant d'en charger, comme cause *ordinaire*, les instruments qu'il créa plus tard, tels que le soleil et les autres astres.

tons que les philosophes anti-bibliques parviennent à démontrer le contraire.

5° On objecte contre le récit de Moïse, l'habitation probable des planètes, qu'une foule de similitudes associe à la terre considérée comme séjour d'êtres organisés. Or, si les planètes sont habitées, Moïse a eu tort de n'en rien dire, et probablement même il l'ignorait. En second lieu le soleil serait évidemment créé pour toutes ces planètes, et non pour la terre en particulier.

1° On voit que nous pourrions nous contenter, pour répondre à cette objection, de nier simplement l'hypothèse de l'habitation des planètes. Jusqu'à ce que cette supposition très-gratuite soit élevée au rang d'une probabilité positive, Moïse n'est pas tenu à répondre sur ce chef.

2° Il s'en faut de beaucoup que ce degré de probabilité soit atteint. Les similitudes et les analogies ne sont concluantes que lorsqu'un certain nombre de faits semblables ont été observés, ce qui n'a pas lieu ici. De plus, il est certain que la lune ne saurait être habitée, dépourvue qu'elle est d'atmosphère; ce qui forme pour les autres planètes une analogie négative.

3° Si les planètes sont habitées, à coup sûr elles ne le sont pas par des hommes. Les températures des planètes extrêmes (Mercure et Uranus) sont trop au-dessus et au-dessous de celles dans lesquelles l'homme peut vivre, pour qu'on puisse y placer une organisation humaine. Si des êtres différents de l'homme y résident, on ne voit pas ce qui aurait obligé Moïse d'en parler. Il ne dit pas un mot de la création des anges, parce que cela ne concernait pas l'homme; à plus forte raison n'avait-il rien à dire des êtres équivoques qui pourraient exister à la surface des planètes, et surtout s'ils n'existent que dans l'imagination des philosophes.

Enfin, dans le cas où les planètes seraient peuplées par de tels êtres, et qu'ils fussent admis à jouir des bienfaits du soleil, cela n'empêcherait pas que cet astre n'eût été créé *principalement* pour la terre, et que les planètes n'eussent été créées et peuplées qu'accessoirement. Enfin il faut remarquer que la masse de toutes les planètes ensemble égale à peine la huit centième partie de celle du soleil; ce qui répond encore à l'objection établie ci-dessus sur les masses relatives (1).

CHAP. II, vers. 1. — *Perfectaque sunt cœlum et terra intra sex dies.*

Le récit de Moïse qui crée l'univers et l'organise en six jours, est, dit-on, tout à fait incompatible avec les faits fondamentaux de la science géologique. Donc Moïse ignorait ces faits, et son récit de la création n'est pas la vérité.

Nous répondons qu'aucun des faits avérés par les sciences ne donne le démenti au récit de Moïse. Moïse ne dit pas tout ce qui s'est passé sur notre globe ou dans l'univers; mais aucune des révélations de la science sur l'état primitif de ces révolutions de la terre n'est en contradiction avec son récit.

Développons successivement l'objection et la réponse.

Exposé des principaux faits géologiques.

I.

La forme sphérique de la terre est celle que doit prendre, en vertu de la pesanteur de tous ses atômes, une masse liquide pour se mettre en équilibre. Donc la terre a été primitivement fluide.

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que la forme sphérique primitive a été modifiée par la rotation. Notre globe est aplati aux pôles et renflé à l'équateur. Ce phénomène est tout à fait inexplicable si la terre a toujours été solide; il résulte forcément au contraire de l'hypothèse d'une fluidité primitive; car la rotation du globe sur son axe produit une force centrifuge variable et décroissante de l'équateur au pôle, et les résultats mécaniques que cette variation détermine sont parfaitement d'accord avec les observations faites sur le globe. Donc celui-ci était primitivement fluide.

Or, il n'y a rien dans le récit de Moïse qui ait rapport à cet état primitif.

II.

S'il est un fait géologique aujourd'hui bien constaté, c'est celui de l'existence d'une chaleur centrale. On sait que l'influence des rayons solaires ne s'étend pas au-dessous de l'épiderme du globe; que la température des puits et de la plupart des caves est à peu près constante dans toutes les saisons; ce qui prouve qu'elle est indépendante de l'effet si variable des rayons solaires. Plus on s'enfonce au-dessous de la surface, plus la température des eaux s'élève, et cette loi suit une progression assez constante; de telle sorte que les eaux souterraines doivent se trouver à la température de l'ébullition à moins de trois quarts de lieue de profondeur, et que les roches doivent être à la chaleur rouge à moins de trois lieues. Il en résulte que la masse entière de la terre, à l'exception d'une légère croûte, est à l'état de lave incandescente et très-liquide, car la température moyenne doit dépasser de beaucoup le terme de fusion de toutes les roches connues. Telle est sans doute le principe de la chaleur des eaux thermales; telle est la source des déjections volcaniques. Cet état de choses suppose assez manifestement que la terre était d'abord une masse liquide ardente; la surface s'est refroidie et figée par le rayonnement dans l'espace, pendant un temps d'une durée immense; c'est le soleil encroûté de Descartes, de Leibnitz, de Buffon.

Or, tout cela est bien différent du récit de Moïse.

III.

La croûte solide de la terre se compose de différentes couches hétérogènes entre elles, à faces parallèles, d'épaisseur variable, et se succédant dans un ordre à peu près régulier. Or, ces couches sont, à coup sûr, des matières de sédiment; ce sont des

(1) Voir sur ce sujet *l'Homme et la Création*, par M. Desdouits, chap. 46, in-8°, 1840.

dépôts formés au sein d'un liquide, et tout à fait semblables aux précipités qui se forment au fond des vases, où réside un liquide tenant en suspension des matières insolubles. Au-dessous de toutes les roches, on trouve la roche cristalline, tantôt amorphe, quelquefois feuilletée, qu'on nomme le granit; c'est le terrain primitif au-dessous duquel on n'a pas encore pénétré. Le porphyre lui succède; puis des schistes qui forment les terrains dits de transition. Les terrains secondaires et les suivants se composent de houilles, de marbres, de sables, d'argiles, de calcaires de densité variable; la craie, le calcaire grossier, les gypses leur succèdent, et viennent se fondre dans la couche superficielle de terre végétale. Or, ces diverses substances forment toutes des bancs horizontaux. Donc elles étaient autrefois en suspension dans un liquide primitif; et si l'on compare leur épaisseur à ce que produisent dans l'ordre physique actuel des causes analogues, on doit croire qu'un laps de temps énorme s'est écoulé pendant leur précipitation.

De plus, à l'époque sédimentaire ont succédé des époques de commotion et d'effroyables bouleversements. La surface de la terre est hérissée d'inégalités dont les principales se composent de bancs à faces parallèles, jadis horizontaux, maintenant obliques à l'horizon, ou dans une position verticale. Ces roches ne se sont point formées dans cette position, car le parallélisme des faces serait inexplicable; donc leurs bancs étaient jadis horizontaux, et ont été relevés par une cause quelconque d'une puissance énorme, puisque les plus grandes inégalités du globe montrent ainsi redressés les terrains primitifs.

Or cette liquidité primitive, le temps immense nécessaire pour la formation des dépôts, et les grandes révolutions subséquentes, sont non seulement étrangères au récit de Moïse, mais tout à fait incompatibles avec son système, et particulièrement avec le compte des 6 jours.

IV

Pendant ces grandes époques des révolutions du globe, sa surface n'était pas dépourvue d'organisation et de vie; dans ses plus grandes profondeurs on trouve des empreintes et des reliques végétales, auxquelles succèdent, dans les diverses couches jusqu'à sa surface, une foule de débris animaux, échelonnés dans l'ordre de la perfection croissante de l'organisme. Les bancs granitiques sont entièrement dépourvus de dépouilles et d'empreintes. Dans les terrains de transition, on trouve des produits végétaux, auxquels succèdent des zoophytes, puis des mollusques, puis des poissons, des oiseaux, des ovipares amphibies, puis des mammifères, qui sont les plus voisins de la surface; et ces différents fossiles sont accompagnés d'une telle multitude de coquilles, que certains bancs calcaires en semblent tout formés. De plus, la plus grande partie de ces fossiles appartiennent à des genres qui sont tout à fait perdus; un bien petit nombre se rapproche des races existantes. Quant aux terrains *meubles* de la surface, ils recèlent une grande quantité de débris congénères aux espèces actuelles.

De cet ensemble de faits résultent les conclusions suivantes :

1° Toutes les roches, jusqu'au granit, ont été à l'état de pâte très-fluide, puisque tant de fossiles y sont complétement *empâtés;* et que les empreintes végétales y sont très-nettes, et que beaucoup de coquillages y ont conservé sans altération leurs arêtes les plus fines. De plus, l'intérieur des bivalves est rempli du limon pierreux. Donc il y a eu fluidité; ce qui confirme les observations précédentes.

2° Depuis la formation du granit jusqu'à la surface, les différentes couches ont servi successivement de support à diverses créations végétales et animales, qui ont été détruites et englouties par d'immenses révolutions. Les époques qui ont séparé ces créations diverses sont fort tranchées, puisque dans chaque terrain on ne trouve guère que le même genre de fossiles. L'ensemble de ces époques, qui coïncide avec la durée des formations géologiques, doit donc être immense comme celle-ci; et quoiqu'on ne puisse en préciser l'étendue, on ne peut sérieusement la restreindre à un intervalle de 6 jours.

Ces faits incontestables sont donc incompatibles avec le récit de Moïse.

Voici les réponses à cette objection, et d'abord :

A la première partie tirée de la figure de la terre.

1° Rien n'obligeait Moïse à parler de la figure de la terre et de la modification que cette forme a subie par suite de sa révolution sur son axe. L'historien va droit à son but, en nous disant l'ordre de la création; les accessoires manquent, parce qu'ils étaient inutiles à ce but, et que Moïse n'a pas prétendu nous faire un cours de physique.

2° Cependant la figure de la terre résulte de son récit, où elle est contenue implicitement. En effet :

Nous avons déjà remarqué que les jours sans soleil de la Genèse étaient, suivant l'explication la plus naturelle, autant de révolutions de la terre sur son axe, combinées avec des vibrations lumineuses immédiatement produites par Dieu.

De plus, nous voyons au verset 9 que Dieu sépara la terre des eaux, et qu'il appela la terre l'*aride*. Or, le sens le plus naturel de ce verset est qu'il y avait mélange des eaux et de la terre, ce qui constituait une masse limoneuse sans cohésion; que Dieu sépara la partie liquide, et isola la matière solide à laquelle il donna dès ce moment la fixité nécessaire pour qu'elle servît de support aux créations végétales et animales qu'il allait y établir. La terre était donc encore au troisième jour dans un état de fluidité qui, sous l'action de la force centrifuge, naissant de son mouvement de rotation, a déterminé le renflement équatorial et l'affaissement des pôles. Remarquons que le système de Copernic est là.

Cet état limoneux de la masse du globe est d'autant plus admissible à cette époque, que tel a été certainement l'état du globe à une époque quelconque, puisque l'empâtement des fossiles nécessite forcément

cet état. Or partons du moment où ces fossiles s'ensevelissaient dans ce limon pierreux. Comment a-t-il pu passer à l'état de roche dure où nous le trouvons aujourd'hui; nécessairement par la suppression de la partie liquide, évacuée soit dans des bassins particuliers, soit dans des réservoirs inférieurs, et la mise à nu d'une masse rendue cohérente par la même opération. Or, une telle opération n'est-elle pas parfaitement représentée par ce 9ᵉ verset?

A la seconde partie, tirée de l'existence du feu central.

1° En admettant l'existence du feu central, il ne s'ensuit rien contre le récit de Moïse. Dieu en créant la terre a pu en mettre l'intérieur à une température quelconque, et néanmoins en solidifier la surface, pour la rendre apte à recevoir la destination qu'il lui donnait. Or, c'était là un accessoire à la création du globe, et Moïse n'avait aucune raison d'en parler.

Et parce que, sur les phénomènes qui nous révèlent l'existence de ce feu central, on peut construire un système tel que celui d'une incandescence complète et primitive de la terre, qui serait, par exemple, un soleil encroûté, cela ne prouve pas que tel ait été le fait primitif, le système de la nature. Tout ce qu'on doit accorder, c'est que cette hypothèse est possible; mais l'hypothèse contraire de la solidité primitive des couches supérieures l'est pour le moins autant; et si la première plaît davantage à l'imagination de certains géologues, elle n'en est pas pour cela plus solide; et à ses prétentions anti-bibliques on peut répondre par un démenti pur et simple.

2° En admettant toujours l'hypothèse du feu central, je dis qu'il n'a jamais atteint nos terrains géologiques, et que le système de l'incandescence complète et du soleil encroûté est tout à fait inadmissible. En effet, la nature de la plupart des couches terrestres et l'existence des fossiles s'opposent invinciblement à cette hypothèse. Car, si ces couches eussent éprouvé la fusion ignée, celles qui sont calcaires seraient devenues de la chaux vive; les argiles eussent été cuites, les couches sableuses vitrifiées, les gypses calcinés, et les coquilles qui sont empâtées dans ces roches eussent été fondues avec elles, au lieu d'être conservées, comme nous les trouvons. Et, comme je l'ai déjà fait remarquer, leur intérieur est complètement rempli par le limon pierreux. Comment concevoir la pénétration de ce liquide incandescent, sans que les coquilles pénétrées eussent, pour ainsi dire, senti le feu. C'est comme si l'on supposait qu'une balle de plomb pût rester à l'état de balle au milieu d'une masse de plomb fondu, et qu'en brisant celle-ci après sa solidification, on pût y retrouver la balle dans son état primitif.

Donc la croûte de la terre a toujours été dans une certaine épaisseur à l'abri des atteintes du feu central. Donc, en supposant l'existence de celui-ci, nos terrains géologiques appartiennent à un système différent; donc la surface de la terre a pu et même a dû être créé dans son état actuel, comme le suppose Moïse.

3° L'existence du feu central n'est rien moins que prouvée. Les observations nous apprennent seulement que la température est croissante dans toute l'étendue de leur échelle, et l'analogie nous permet d'en reculer les bornes. Mais la source de chaleur pourrait être autre chose qu'un feu central. On sait que les courants électriques et les combinaisons chimiques, qui les déterminent et qui agissent certainement au sein de la terre, sont des sources énergiques de chaleur. Or, les foyers qu'elles forment peuvent avoir leurs centres à une médiocre distance de la surface du globe, et leurs effets s'éteindre à une distance inférieure assez petite. Si cela est, comme cela peut être (et le contraire est impossible à prouver), on voit que Moïse est fort innocent de n'avoir pas dit un mot du célèbre feu central. A cela il faut ajouter que l'hypothèse de la liquidité intérieure de la terre est inadmissible à ce point de vue, qu'elle donnerait lieu à une immense *marée* de lave, qui disloquerait ou tout au moins secouerait la croûte du globe d'une façon continue; ce dont il n'y a pas la moindre apparence.

Quoique nous soyons ainsi désintéressés dans cette question, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien sont futiles les inductions sur lesquelles les savants ont basé leur système. L'épaisseur observée est à peine $\frac{1}{10,000}$ du rayon terrestre; et sur ce mince feuillet on conclut la composition du reste! Les couches observées jusqu'ici sont moins par rapport à l'épaisseur du globe, que n'est l'épiderme d'une orange ou d'une grenade par rapport au diamètre de ces fruits. Or, cette pellicule est d'une composition bien différente de celle de la masse; les phénomènes de physiologie végétale, auxquels elle sert de sujet, sont fort différents de ceux qui se produisent à l'intérieur. Eh bien! les géologues du feu central raisonnent et calculent comme ferait l'homme qui, d'après la seule connaissance de cette épiderme, raisonnerait sur la constitution intérieure du fruit.

On invoque les volcans en faveur de l'hypothèse du feu central. Sans examiner ici jusqu'à quel point cette théorie est solide, nous ferons remarquer que les volcans eux-mêmes plaident en faveur de la Bible, contre nos adversaires. En effet, les produits volcaniques, qui sont de composition très-variée, sont *essentiellement différents* des susbstances qui composent les roches de nos couches géologiques. Ces produits sont *calcinés*, tandis que les substances de nos bancs terrestres sont dans l'état opposé à la calcination; elles n'ont pas subi l'action du feu, comme le prouvent et leur composition, et les fossiles qu'elles recèlent. Donc le feu central, dont les volcans nous représentent le produit, n'a pas fondu, n'a pas même atteint les couches supérieures; donc, encore une fois, en admettant l'existence de ce feu, la croûte de la terre a été formée indépendamment de lui, et a pu l'être dans son état actuel. Donc, en nous représentant la croûte du globe comme rendue immédiatement solide, et capable de recevoir les végétaux et les animaux, Moïse a dit un fait que rien ne dément, et auquel ne peut porter atteinte l'hypothèse du feu central, quand elle serait quelque chose de mieux qu'une hypothèse très-gratuite.

Réponse *à la 3ᵉ et à la 4ᵉ partie, tirée de l'existence des bancs géologiques et des fossiles qu'ils recèlent.*

Ces différents faits semblent en effet prouver:

1° Que des dépôts de différentes substances minérales se sont formés au sein d'un liquide, lentement et successivement.

2° Que l'intervalle qui sépare les dépôts extrêmes, quoique indéterminé, et sans doute indéterminable, est néanmoins fort long.

3° Que plusieurs créations végétales et animales se sont succédé sur le globe, et en ont occupé la surface pendant un temps inconnu.

4° Que d'immenses révolutions, à des époques différentes, ont bouleversé les couches sédentaires, et détruit les races diverses qui en peuplaient la surface.

Or tout cela est incompatible avec le système des six jours; du moins en apparence. Quoique les divers systèmes de conciliation imaginés à diverses époques ne soient pas également heureux, nous croyons devoir exposer les principaux de ces systèmes. Nous indiquerons les différents arguments pour et contre chacun d'eux, pour laisser nos lecteurs à même de choisir en connaissance de cause. De ces systèmes que nous réduisons à 5 genres, les trois premiers nous paraissent ne pas pouvoir être admis; les deux autres au contraire, sont de véritables et complètes solutions de la difficulté; mais le 5ᵉ qui est de beaucoup le plus vraisemblable, est celui qui nous semble la véritable réponse à la géologie anti-biblique.

PREMIER SYSTÈME.

Le récit de la création dans la Genèse serait purement allégorique, quant à la forme. La matière aurait été créée et organisée dans un seul instant, et par une pensée divine; les six époques ne seraient qu'une division de raison dans l'œuvre de cette création instantanée.

Nous ne citons cette hypothèse qu'à cause de l'autorité dont elle émane. Elle a pour auteur S. Augustin, comme on peut le voir au chap. 6 du premier livre de la Cité de Dieu. Cependant on y reconnaît plutôt une idée jetée au hasard par ce saint docteur, qu'une opinion propre et arrêtée. Quoi qu'il en soit, nous ne nous arrêterons pas à ce système: d'abord, parce qu'il n'a pas de partisans; et en second lieu, parce qu'il ne répond nullement aux difficultés géologiques, auxquelles saint Augustin ne pensait guère. En le réduisant d'ailleurs au fait de la création instantanée, sans succession d'un temps, nécessaire en apparence pour rendre raison des phénomènes intérieurs du globe, ce système rentre dans un de ceux que nous exposerons ci-après.

SECOND SYSTÈME.

Les formations géologiques et l'enfouissement des fossiles seraient le produit du grand bouleversement dû au déluge Mosaïque.

En faveur de ce système, ses partisans font valoir les considérations suivantes:

1° Les couches géologiques sont remplies de débris végétaux et animaux, qui présentent les caractères de ruines. Ces débris ne peuvent être le produit des 6 jours de la Genèse; puisque ceux-ci sont occupés par les créations successives de tous les objets qui ont rapport à la terre, et qu'il n'y est nullement question de bouleversements. Donc ces ruines sont postérieures aux 6 jours. Or comme elles ne peuvent résulter que d'une immense révolution, il faut les mettre sur le compte du déluge; car ni l'histoire sacrée, ni la profane ne nous offrent d'autre catastrophe assez puissante et assez générale pour rendre raison de l'existence de cette multitude de fossiles au sein de la terre.

2° Les couches géologiques sont évidemment formées par précipitation au fond d'un liquide. Cette origine manifeste s'accorde parfaitement avec l'hypothèse d'une origine diluvienne.

3° On trouve des coquillages dans toute l'étendue des couches, et ces coquillages sont mêlés avec des produits terrestres de tous genres. Ce fait résulterait naturellement de l'invasion des continents par la mer; la confusion générale des éléments pendant le déluge explique le mélange des débris marins et terrestres.

4° Les diverses couches horizontales ne se succédant pas toujours dans le même ordre, ni même dans leur ordre de poids spécifique, on ne peut admettre qu'elles se soient formées à la place où elles se trouvent. Cette opposition s'explique au contraire très-bien par le déluge, puisque ce seraient des terrains de *transport*; et que ce résultat mécanique ne suppose aucun ordre déterminé.

Cette théorie paraît fort simple; mais elle ne résulte que d'un premier aperçu des faits, et ne saurait soutenir l'examen. Voici les raisons qui la combattent:

1° Le premier des arguments allégués ne prouve rien par lui-même, puisqu'il s'agit de savoir d'abord si l'on peut attribuer au déluge les phénomènes géologiques. Si la possibilité du fait est seulement contestée, il ne sert de rien d'affirmer qu'on ne peut expliquer les choses autrement.

2° On suppose que les eaux du déluge ont pu dissoudre toutes les matières qui recèlent des fossiles. Or cela est absolument impossible, du moins dans l'ordre physique actuel. Car les couches géologiques se composent de roches inattaquables par l'eau, et d'une épaisseur énorme. Les marbres, les porphires, les granits qui sont parfois stratifiés, toutes sortes de schistes et de calcaires compacts ne se dissolvent pas dans l'eau, et la *puissance* de ces divers bancs est telle, que quand bien même les matières en seraient solubles, l'eau diluvienne n'aurait jamais eu le temps

d'en dissoudre les différents feuillets sur plusieurs centaines de pieds d'épaisseur. Qu'on mette dans l'eau un morceau de marbre, ou de granit, ou un caillou, qu'on l'y laisse dix ans, si l'on veut, en agitant d'ailleurs le liquide autant qu'on le voudra, le minéral restera intact, sauf les érosions et brisures mécaniques. Donc l'eau du déluge n'a pu pendant quelques mois dissoudre cette énorme quantité de matière compacte et insoluble.

3° Si l'eau diluvienne avait agi comme dissolvant sur cette matière pierreuse, elle eût agi de même sur les coquillages qui y sont enfouis; car ceux-ci sont moins compacts et moins durs que les granits et les marbres dont la nature chimique est la même. Or les coquilles ont été conservées sans altération.

4° Si la matière des roches eût été atomisée par l'eau, soit par voie de dissolution, soit par celle d'érosion et qu'il se fût ensuite formé des précipités, ceux-ci ne seraient pas d'une composition homogène, mais un mélange de toutes les substances divisées par l'eau. Or les bancs géologiques sont homogènes; ce qui indique des précipitations successives et d'une seule matière tenue en suspension dans l'eau pendant un certain intervalle.

5° Cette raison est plus frappante encore, si on l'applique aux fossiles. S'ils devaient leur origine à la grande catastrophe, ils seraient mêlés dans les couches, comme ils l'étaient sur la terre. Les oiseaux, les amphibies, les mammifères, les mollusques et les poissons même, également abimés et déposés par les flots diluviens, se trouveraient mêlés dans toutes les couches, et de plus se trouveraient aussi pêle-mêle avec les végétaux. Or le fait contraire est le trait le plus saillant de la science géologique. Les couches inférieures ne recèlent presque que des végétaux: auxquels succèdent des mollusques, puis des poissons, puis des amphibies, puis des oiseaux, puis des mammifères; or tout cela forme autant de groupes séparés. Cette succession singulière qui accuse des dépôts d'époques diverses, produits avec régularité et lenteur, est la contre-partie du chaos qui forme le caractère des produits du déluge. Et c'est ce que nous montre l'expérience journalière. L'action de l'eau sur nos terrains entraîne, dépose et confond plusieurs matières différentes; ces dépôts diluviens en miniature sont toujours hétérogènes.

6° Les dépôts dont se composent les couches se sont produits avec calme et lenteur; car une foule de coquillages y ont conservé leurs pointes et leurs arêtes les plus délicates. Or cette conservation est incompatible avec l'action si violente qu'on attribue aux flots diluviens, que l'on suppose avoir réduit en poudre les roches les plus dures à de si énormes profondeurs.

7° Si l'on veut que les diverses couches soient des terrains de transport, en admettant même que les eaux diluviennes aient pu transporter des couches entières façonnées comme avec des instruments, il n'est pas davantage possible d'expliquer pourquoi les fossiles ne seraient pas mêlés. Et si les terrains n'ont pu être transportés sans pulvérisation préalable, toutes les matières terrestres seraient mêlées dans les couches; ce qui est contre l'expérience. Et nous ne voulons rien dire ici des difficultés de tous genres qu'offre cette hypothèse des terrains de transport.

8° Il existe un grand nombre de bancs de sel gemme. Or non seulement le sel ne se dépose pas sous l'eau, à moins que celle-ci ne soit sursaturée, ce que même l'eau de l'océan n'est pas, à beaucoup près; mais de plus il eût fallu que la précipitation de ce sel, qui était répandu dans toute la masse aqueuse, se fît néanmoins en masse sur quelques points seulement, savoir, ceux où existent ces bancs de sel gemme, tandis que les autres points n'en auraient pas reçu un atôme!

9° Les divers dépôts géologiques se sont formés tantôt dans l'eau salée, et tantôt dans l'eau douce, comme le prouve la comparaison des fossiles. Or cette opposition ne peut avoir lieu dans le système du déluge.

10° La plupart des animaux *fossiles* appartiennent à des genres qui n'existent plus. Ces animaux n'auraient donc pas été conservés dans l'arche; ou bien il faut dire qu'ils auraient été détruits postérieurement au déluge. Mais sans compter beaucoup d'autres difficultés, leur enfouissement dans les roches solides serait alors inexplicable. Dira-t-on enfin que ces genres existent encore sur les points du globe non explorés par l'homme? Mais ces points sont si peu nombreux, si peu considérables, que supposer que tous ces genres fossiles s'y soient donné rendez-vous, et ne se trouvent que là, c'est une hypothèse puérile qui ne mérite pas la discussion, et à la quelle Cuvier a surabondamment répondu. (Discours prélim. sur les oss. fossiles.)

11° Il existe une foule de bancs *redressés* qui furent préalablement horizontaux, comme le prouve le parallélisme de leurs faces: et c'est de ces redressements que se composent les montagnes, où se montrent à nu les terrains primitifs. Or, si la stratification de ces bancs est due au déluge, leur redressement serait l'œuvre de révolutions postérieures; et ces révolutions seraient énormes, nombreuses, et d'époques différentes. Or il n'y a de ces révolutions aucune trace dans l'histoire postdiluvienne.

12° Il existe souvent dans les vallées formées par les bancs redressés qui constituent les montagnes, des bancs horizontaux qui contiennent des fossiles, et qui étant supérieurs aux premiers, sont d'une formation plus récente. Donc on ne peut attribuer au déluge les 2 systèmes à la fois; ou bien il faut admettre que pendant le peu de mois que les eaux diluviennes couvrirent la terre, elles firent ce que ne fait pas la mer elle-même depuis tant de siècles, c'est-à-dire, qu'elles pénétrèrent dans les roches dures, qu'elles les attaquèrent à plus de 1,000 pieds de profondeur, puis réduisirent ces roches à l'état de limon, puis les laissèrent se précipiter; que les dépôts eurent le temps de se durcir sous l'eau; puis que d'énormes explosions brisèrent ces couches et les redressèrent; puis encore que d'autres dépôts se formèrent à plusieurs reprises dans les vallées formées par les redressements! Nous ne pensons pas qu'il faille discuter sérieusement de telles conséquences.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet, bien qu'il ne soit pas épuisé; car nous pourrions contester, par exemple, cette immense action destructive qu'on suppose au déluge; lequel bien loin de pénétrer l'intérieur du globe, n'a pas même bouleversé entièrement sa surface, puisque les végétaux ont été conservés. Ce qui précède suffit pour montrer combien peu ce système est solide; aussi est-il né à une époque où la géologie n'existait pas. Les effets du déluge existent sur le globe, mais à sa surface, mais dans les terrains meubles; c'est là qu'on trouve une foule de débris que le déluge a faits; des animaux congénères à ceux qui existent encore; des coquillages actuels, des produits marins, des sables, des roches roulées; mais les fossiles ensevelis dans nos couches pierreuses appartiennent à un autre monde. Passons à un troisième système, plus savant, plus spécieux, appuyé par de plus graves autorités, mais qui, nous le croyons, n'est pas plus solide.

TROISIÈME SYSTÈME.

Les faits géologiques auraient leur histoire dans la Genèse, et seraient le produit des six jours de la création. Mais ces faits n'ayant pu se produire en six jours naturels, on considère les six jours de la Genèse comme des PÉRIODES DE DURÉE INDÉTERMINÉE.

Remarque préalable sur ce système.

Il ne s'agit ni d'exposer ni de discuter ici tous les systèmes géologiques qui ont été construits sur le principe fondamental de cette théorie. Il nous faut seulement examiner si l'on peut, sans blesser le texte, donner aux jours de la création cette interprétation large; et si, en admettant que ces jours soient des *périodes* d'une durée aussi étendue qu'on jugerait à propos de l'admettre, les phénomènes géologiques peuvent se concilier avec le récit de Moïse.

Raisons POUR *ce système.*

1° En admettant que les faits géologiques sont le produit des lois naturelles ordinaires, on ne peut les placer après l'époque de la création Mosaïque, puisque la seule cause à laquelle on pourrait vouloir les attribuer, savoir, le déluge, n'a certainement pas pu les produire, comme cela a été prouvé ci-dessus, et comme tous les géologues en conviennent. Mais on ne peut d'ailleurs les placer avant la création. Donc il faut qu'ils soient le produit des six jours génésiaques. Or six jours naturels sont tout à fait insuffisants pour les formations géologiques. Donc ces jours sont des intervalles très-considérables; ce sont des périodes dont la durée doit se calculer sur les données fournies par l'observation.

2° Le mot hébreu qui est traduit par *jour*, signifie quelquefois une simple période de durée arbitraire. entre autres exemples on cite les trois suivants:

Dans le Lévitique, cnap. 25, vers. 29, le mot *jour* au pluriel est employé pour exprimer une année, comme le prouvent toutes les traductions.

Le même mot au pluriel exprime encore une année, au chapitre 17, vers. 10 du livre des Juges.

Enfin dans Job, chap. 15, vers. 32, le mot *jour* au *singulier* exprime la vie entière de l'homme, comme on peut le voir par la traduction de la Vulgate.

3° Il est certain qu'il ne s'agit pas dans la Genèse de jours naturels. Car le soleil n'est créé que le quatrième jour. Il y aurait donc eu trois jours sans soleil, ce qui forme un non-sens. Donc le mot *jour* a ici une acception différente de son sens ordinaire et commun. Donc on peut lui attribuer une largeur suffisante pour la production des phénomènes géologiques.

4° On rend raison par ce moyen de ce fait si frappant, que les fossiles suivent dans leur échelonnement l'ordre des créations indiquées par Moïse

5° Tous les faits géologiques s'expliquent facilement dans cette hypothèse; tandis qu'on n'en peut rendre raison de quelqu'autre manière que ce soit.

Raisons CONTRE *ce système.*

Il donne un sens excessivement forcé aux mots, aux phrases, à tout l'ensemble de la narration Mosaïque. En effet:

1° Le mot hébreu יום a rigoureusement le même sens que le mot *dies* en latin, et le mot *jour* en français. Lorsqu'il est pris dans une acception détournée, le sens de la phrase est toujours tel qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme nos langues modernes en fournissent mille exemples. Les textes cités présentent ce sens large, et l'erreur est impossible par suite de l'ensemble de la phrase. Mais dans le premier chapitre de la Genèse, il est question d'*un jour;* on en désigne les parties, *vespere et mane:* expressions qui n'ont jamais été appliquées à d'autres périodes qu'à la révolution diurne. Si Moïse a voulu indiquer des jours naturels, il ne pouvait s'exprimer plus clairement, tandis que s'il avait voulu désigner des périodes indéterminées, les mots dont il s'est servi eussent été le meilleur moyen de tromper son lecteur.

2° Moïse commande le repos aux Hébreux le septième jour, en termes qui rendent impossible l'interprétation large des jours de la Genèse. « Vous travaillerez six jours, leur dit-il, et vous sanctifierez le septième; parce que le Seigneur a créé le monde pendant six jours, et que le septième a été le jour de son repos (1). » Or, ici le même mot est employé pour désigner et les jours de la création et les jours de la semaine (2). Comment dans la même phrase, surtout quand il s'agit d'établir une similitude, aurait-il employé le même mot dans deux sens si excessivement différents, sans que rien en avertisse?

3° La considération des trois premiers jours sans soleil n'est d'aucune valeur; puisqu'on peut les expliquer, comme nous l'avons fait ci-dessus, par des révolutions diurnes de la terre, ou même, si l'on veut, par de simples durées de vingt quatre heures. prises d'avance sur le type des jours naturels du globe, lors-

(1) Exod., cap. 20, v. 10 et 11.
(2) Ibid., cap. 2, v. 2 de la Genèse.

qu'ils seraient réglés par le soleil,

4° Dans le système des périodes, chacune eût été terminée par une immense révolution qui aurait bouleversé toute la surface du globe, et détruit et empâté, au sein des roches rendues liquides, les végétaux et les animaux existant à ces époques. Or est-il croyable que le narrateur ait raconté la création de chaque période, et n'ait pas dit un mot des révolutions effroyables qui, à la fin de chacune, détruisaient ces créations dont il avait signalé la naissance? S'il avait voulu faire croire à son lecteur que les animaux créés le cinquième jour, par exemple, ont continué d'exister jusqu'à l'homme, et sont ceux auxquels Adam imposa des noms, aurait-il pu s'y prendre autrement qu'il ne l'a fait? Il aurait donc, ou de propos délibéré, ou par une incroyable maladresse, induit ses lecteurs dans une erreur profonde sur le sort et la destinée de ces races, dont il disait la naissance et taisait la fin. Telle est l'alternative absurde qui s'offre aux partisans des périodes.

5° Les animaux dont les débris sont empâtés dans nos roches auraient été détruits par d'effroyables convulsions du globe, puisqu'ils sont enfoncés à d'immenses profondeurs. Or, si de telles révolutions ont eu lieu, comment s'expliquer l'existence des races qui auraient survécu à ces révolutions? Tous les animaux et les végétaux auraient dû être ensevelis dans une destruction commune; car dans toute l'étendue du globe les faits géologiques sont les mêmes.

Et comment se ferait-il que les animaux détruits par ces révolutions, au lieu de nous offrir un mélange de toutes les races créées, ne nous présentent au contraire que des genres spéciaux qui n'existent plus, tandis que les espèces actuelles n'y ont que très-peu de représentants?

6° Quand les faits géologiques s'expliqueraient assez bien dans cette hypothèse, cette considération ne détruirait pas les objections ci-dessus. Mais il s'en faut de beaucoup que les faits s'expliquent, et pour taire une foule d'autres difficultés fort graves, voici un résultat absurde qui ressort de tout système géologique fondé sur le principe des périodes.

Les débris des animaux terrestres proprement dits, reposent dans les roches supérieures, telles que les gypses du bassin de Paris. Ces roches et leurs fossiles seraient le produit de la révolution qui aurait terminé la cinquième période. Or ce dépôt se serait formé sur d'autres couches représentant les formations des premiers jours. Comment donc les créations végétales et animales de ces premières époques, étant enfouies dans les couches inférieures, ces végétaux et ces animaux de tous genres se trouveraient-ils à la surface actuelle de la terre, au-dessus des couches de gypse et de toutes les autres qui recouvrent les terrains où, par hypothèse, ils auraient vécu? Les végétaux et les houilles qu'on considère comme leurs débris se trouvent dans les terrains inférieurs; or, ceux-ci ayant été par hypothèse le *substratum* des végétaux créés le troisième jour, la formation des couches supérieures a dû obruer tous les végétaux; comment donc s'en trouverait-il au-dessus de toutes ces couches? Il faudrait donc admettre deux créations, dont la seconde aurait réparé les ravages subis par la première; conséquence aussi absurde en elle-même qu'elle est anti-biblique.

On voit donc qu'indépendamment des difficultés intrinsèques de tous les systèmes géologiques, ceux qui reposent sur l'hypothèse des périodes jettent un désordre complet dans la narration mosaïque; le texte est tellement torturé par les exigences de ces systèmes, que si Moïse eût voulu céler la véritable histoire de la création, supposée conforme à ces hypothèses, il eût choisi précisément le langage que nous trouvons dans la Genèse; car aucun ne représente moins les faits tels qu'on suppose qu'ils se seraient produits et qu'ils se seraient succédé.

Cette considération, que l'ordre des fossiles est précisément celui des créations qui correspondent aux six jours, a pu frapper et séduire même les esprits de quelques savants. Cela ne prouverait rien sinon qu'à des époques différentes Dieu a jugé à propos de suivre le même ordre dans les créations qu'il a produites par une action successive. Mais, en fait, ce phénomène remarquable a été démenti, depuis Cuvier, par une foule de découvertes postérieures. On trouve des animaux dans la région géologique, qui était censée représenter la période de la création des végétaux; résultat qui seul suffit pour ruiner de fond en comble le système des périodes. De tout cela il résulte que ce système, malgré la faveur qu'il a trouvée auprès des savants et chez la plupart des catholiques, est tout aussi inadmissible que le précédent.

QUATRIÈME SYSTÈME.

Les faits géologiques ne seraient pas le produit de l'action successive des causes que nous appelons NATURELLES, *mais résulteraient de la volonté et de l'action immédiate de Dieu. La terre aurait été créée d'*UN SEUL JET, *avec tous les accidents de son intérieur et de sa surface.*

Raisons CONTRE *ce système.*

1° Une telle supposition est gratuite, et même tout à fait incroyable. C'est admettre que Dieu ait créé des apparences de faits qui n'auraient jamais eu lieu; des cadavres qui n'auraient jamais eu vie. Une pareille hypothèse peut-elle se prendre au sérieux? quelle raison peut-on supposer au Créateur pour avoir agi de la sorte? N'est-ce pas lui faire jouer le rôle d'un charlatan qui amuse et dupe le public par des tours de passe-passe?

2° Admettre un tel système serait faire trop bon marché des lois naturelles. Avec lui, il n'y aurait plus de science possible, puisque tout s'expliquerait par la volonté et l'action immédiate de Dieu. Le flux et le reflux de l'Océan ne devront plus s'attribuer à l'action du soleil et de la lune; les phénomènes barométriques à l'action de l'air : on dira simplement que si les choses se passent ainsi, c'est que Dieu l'a voulu; et que par une action immédiate il ballote l'Océan et soutient le mercure.

3° Ce système est contraire au texte; car l'intérieur de la terre étant ainsi organisé avant la surface, Moyse n'aurait pu dire..... *Terra erat inanis et vacua*, puisque l'intérieur aurait été garni de végétaux et d'animaux.

Raisons POUR *ce système et réponses aux objections précédentes.*

1° A moins de nier la puissance ou la liberté divines, on ne peut disconvenir que l'hypothèse actuelle ne soit *possible en soi.*

Si elle est *possible*, on ne peut pas affirmer que Dieu n'a pas agi selon ce système; et comme il était parfaitement libre, la question revient à savoir *s'il a voulu ou non* agir de la sorte.

Or, on ne peut savoir avec certitude quelle a pu être sa volonté que par une révélation de sa part. Mais cette révélation existe; elle existe dans le premier chapitre de la Genèse, et le sens en est assez clair pour exclure tous les systèmes géologiques. Donc la révélation, disent les partisans de ce système, prouve que le possible est la réalité.

Prétendre que Dieu, dans cette hypothèse, induirait lui-même les hommes en erreur, c'est alléguer un principe bien manifestement faux. Car l'homme qui conclut des apparences à la réalité des faits raisonne mal, puisque le contraire est possible; sa conclusion va donc au-delà de ses prémisses; ce dont Dieu n'est nullement responsable. D'ailleurs, si l'homme est entraîné à croire des faits imaginaires, séduit qu'il est par des apparences, la révélation est là pour lui montrer la vérité, et réparer le tort du premier entraînement.

Demander quelle raison Dieu aurait eue pour créer ces apparences trompeuses, c'est poser sous un tour de rhéteur ce principe, que nous devons connaître toutes les raisons des actions divines. Or, ce principe est tellement absurde, qu'on n'oserait le présenter de face, et qu'on a besoin de le dissimuler sous la forme interrogative. En second lieu, il ne serait pas impossible d'assigner une raison très-valable; peut-être Dieu s'est-il proposé d'exercer en cela notre foi, si le texte sacré semble démenti par les phénomènes géologiques. Les mystères de la loi chrétienne doivent nous avoir familiarisés avec des motifs de ce genre.

2° On dit que l'hypothèse actuelle est destructive de toute science, de toute induction philosophique. Mais on répond que la logique d'induction n'est légitime que dans l'ordre habituel de la nature. Cet ordre se composant de faits contingents, une révélation de Dieu sur un fait particulier doit l'emporter sur toutes les considérations empruntées aux lois de la physique. Cela n'empêchera pas d'expliquer par les lois *naturelles*, c'est-à-dire, *ordinaires*, tous les phénomènes dont une révélation divine ne revendiquerait pas la production immédiate. Avec cette restriction, les sciences n'ont pas grand'chose à perdre.

3° Ce qu'on appelle l'*ordre physique* n'est qu'une série de faits indépendants, qui constitue l'état ordinaire, établi librement par Dieu, et qui a dû commencer. Or on ne peut affirmer que Dieu qui l'établissait, s'y soit astreint à *l'origine des choses*. L'établissement des lois naturelles, c'est-à-dire, des phénomènes habituels qui constituent l'ordre du monde, peut être postérieur à beaucoup de faits produits primitivement en sens contraire de ces lois.

4° Les inductions scientifiques ont mauvaise grâce dans leurs prétentions, quand tous les systèmes géologiques sont absurdes, et que, de l'aveu des géologues sincères, un véritable système géologique est impossible. (Cuvier.) Si donc la science est impuissante pour organiser la terre qui se montre rebelle à toutes les théories, il est sage d'admettre la création d'un seul jet.

5° De quelque manière que les faits géologiques se soient produits, les résultats actuels existent parce que Dieu les a voulus tels qu'ils sont. Si Dieu les a voulus, et qu'il ait pu les produire par l'action successive et prolongée des lois ordinaires, il a pu les produire aussi d'un seul coup, tels qu'ils seraient résultés *à la longue* de l'action des lois naturelles. En d'autres termes et en un mot, *il aurait pu supprimer le temps*, et conserver les résultats qu'il voulait, et que ce temps eût amenés. Cela revenait à produire l'effet, en négligeant le moyen, parce que le moyen lui était inutile. Or, comme on ne peut nier que Dieu n'ait pu vouloir cette suppression du temps, il en résulte que, quand bien même on donnerait une excellente théorie géologique de l'énigme du globe, les faits sortant de cette théorie auraient aussi bien pu sortir immédiatement des mains de Dieu.

6° L'objection tirée du texte... *terra erat inanis et vacua*, témoigne d'un singulier scrupule, pour la lettre de la Bible. Il est bien clair que cette inanité de la terre est opposée aux produits que le créateur y dépose pendant les six jours. Or, ces produits ne sont relatifs qu'à sa surface. Moïse, en nous racontant la naissance de tout ce qu'il a vu sur cette surface, prend pour point de départ le néant de tous ces êtres; mais quel rapport cela peut-il avoir avec des ossements placés par Dieu dans la terre? et ne s'ensuivrait-il pas d'ailleurs que la terre était creuse? Si cette prétention puérile avait besoin d'être autrement réfutée, on ferait remarquer que les mots hébreux que la Vulgate traduit par *inanis* et *vacua*, sont rendus par les Septante d'une toute autre manière. Le grec dit ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος (invisibilis et ordinata). Ces deux mots indiquent parfaitement le chaos, mais nullement le vide ou le plein. Or, les Septante savaient sans doute aussi bien l'hébreu que les Juifs, qui, plus de 6 siècles après, l'enseignaient à S. Jérôme.

Il résulte de ce qui précède que ce système est une solution fort simple et fort solide des difficultés que nous avons en vue. S'il n'est pas la vérité, il est du moins certain qu'il est impossible de prouver qu'il soit faux, et que toute théorie scientifique dirigée contre lui, frappe nécessairement sur le vide. Si cette formule